N° 7. Le Numéro : 0 fr. 25 Mercredi 12 Décembre 1917

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Mercredis

Int. Instituut
Soc. Geschiedenis
Amsterdam

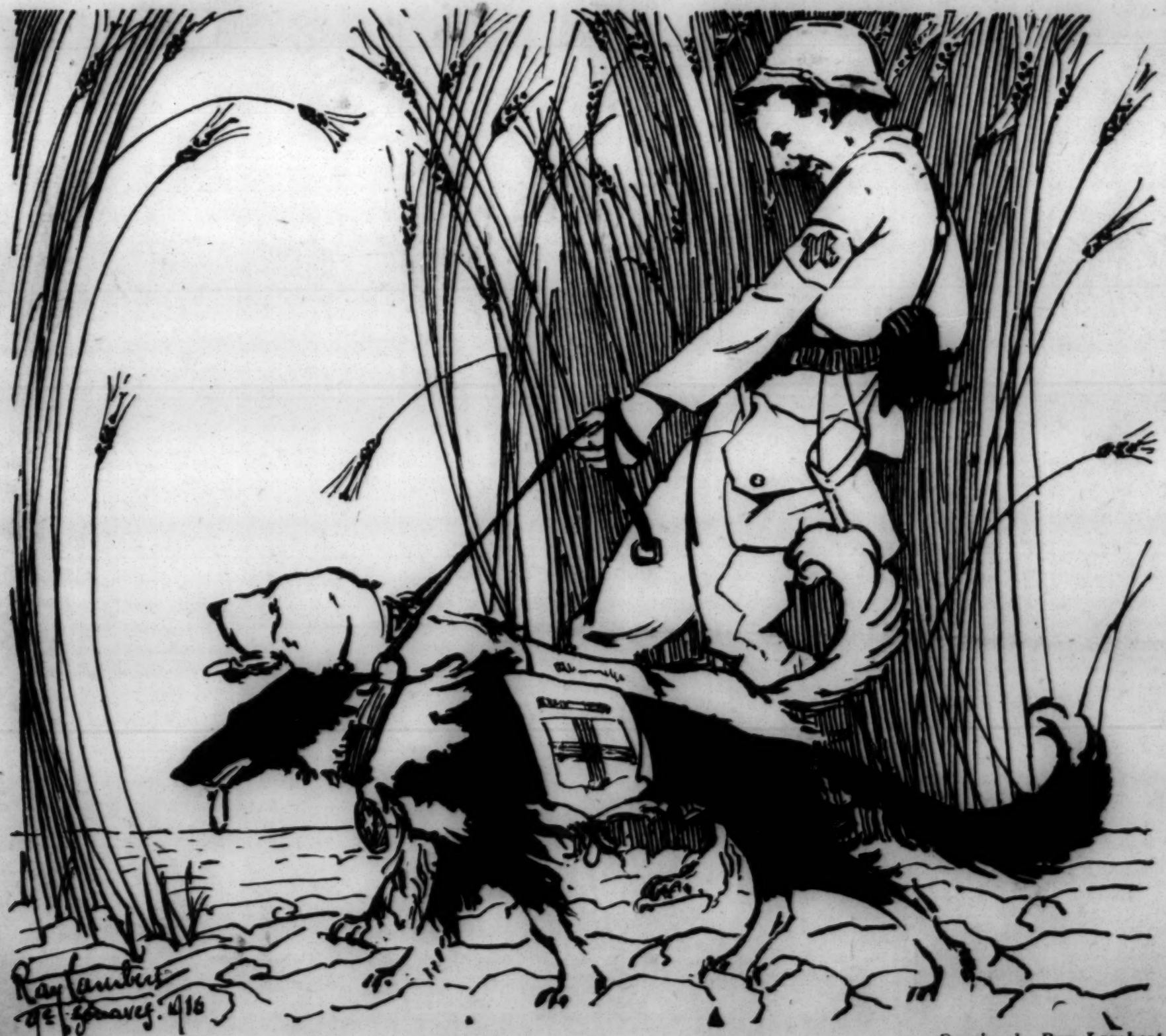
ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an

Directrice : Colette REYNAUD
Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (II°)
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an

SPÉCIMEN

Les Trois Amis Poilus



Dessin de Ray Lambert

SOMMAIRE

La Devancière ..... SEVERINE.
Madame Rougon (sonnet)..... ****
Similitudes ..... ****
Les Femmes à l'usine (Suite)..... MARCELLE CAPY.
Pour faire diversion ..... FERNAND MORELLE.
Croquis de Paris ..... JEANNE DEUIL-PEROT.
Libres propos..... MARIANNE.
Un drôle de quartier (Roman)..... ERMENONVILLE.

Couverture illustrée de Ray Lambert

..... CENSURE .....

..... CENSURE .....

Nous croyons être agréable à nos lectrices en reproduisant l'admirable article ci-dessous :

La Devancière

par SEVERINE

C'est rue Franklin, dans le cabinet de travail spacieux et clair dont la baie s'ouvre sur le petit jardin — presque un jardin de curé parisien.

Mais c'est en pleine nuit : trois heures sonnent à l'église de Passy. Même à travers les rideaux tirés, on sent que le dehors est plein de ténèbres, de solitude, d'aigre bise. La lampe, sur la table, projette son arène lumineuse : le cirque où les pensers divers se rencontrent, s'affrontent, se heurtent, se stimulent, luttent d'agilité, de vitesse, de force, aussi bien que sur le sable d'or d'un impérial Colisée... Le reste de la pièce est pénombre où marque à peine l'éclat d'un cuivre, le reflet d'une faïence, l'angle d'un cadre.

Silence : le silence frémissant de Paris, si différent du sommeil compact des campagnes, en ce qu'il est fait seulement d'une immense sourdine mise à des bruits qui continuent d'exister ; en ce qu'il est pétri de mystère latent, de tumulte suspendu, de violence prorogée et que le souffle de millions d'êtres recrus de fatigue, perdus de soucis, hantés des lendemains, ne ressemble que peu à l'haleine paisible des forêts et des champs.

Est-ce perceptible ici, dans ce lieu clos et tiède ? A peine. Le calme y est profond. On entendrait tomber une plume des poules qui, passé la pelouse, sur les juchoirs, dans leur amusant petit kiosque, dorment là-bas la tête sous l'aile.

C'est l'heure où M. Clemenceau, alors qu'*Homme enchaîné*, attaquait son article quotidien. Maintenant qu'*Homme libre*, il connaît, professionnellement, le fardeau de la liberté... Le fardeau du pouvoir n'en compense pas l'ennui. Si bien que tout à l'heure, à sa table, d'un geste machinal, il a attiré à lui le papier familier, les feuilles blanches, égales, superposées, invitantes, sur quoi semble se condenser toute la lumière, où la plume, en courant, déroule le film de la vision cérébrale.

Mais le beau temps du journalisme est passé !... L'écrivain le cède au ministre ; à la phrase doit succéder la note, l'indication, l'observation, le paraphe. La signature n'identifie plus l'œuvre : elle spécifie l'ordre.

Dossiers, rapports, lettres, se succèdent. M. Clemenceau est un grand travailleur. Et, cependant, le voilà qui s'arrête. Il réfléchit, le sourcil froncé, le menton volontaire ; accoudé sur son labeur. Et, peu à peu, son masque tourmenté se détend.

A quoi songe-t-il ? Combien il serait intéressant de le connaître !... Est-il dans l'heure présente ; regarde-t-il vers l'avenir, remonte-t-il dans le passé ? Sans doute, plutôt ceci, car une manière de sourire a passé sous les moustaches blanches — et, l'âge venu, la méditation ne se déride guère qu'en faveur d'autrefois.

Il est humain d'attester le départ alors qu'on touche au but ; d'aimer à confronter l'espoir et le résultat, le projet et l'acte ; d'évoquer, tandis que loin avant dans la vie, cette jeunesse de soi-même pour qui on ressent une affection presque paternelle, car elle vous ressemble comme vous ressemblerait un fils.

Est-ce bien cela ? Est-ce bien la silhouette maigre, brune, aux yeux de braise, au parler cinglant, au rire sonore, au pas vif, du petit médecin de Montmartre, qui passe dans la rêverie du président du Conseil ?

Jeu dangereux à cet instant nocturne où l'angoisse de l'ombre et du silence étreint la ville ; met de l'irréel dans l'atmosphère ; favorise peut-être des retours inattendus ! Tous les fantômes se tiennent, qu'ils relèvent de la vie ou de la mort. Où l'un s'est glissé passent les autres.

Et voyez !... Doucement, la porte tourne sur ses gonds ; quelqu'un avance qu'on n'entend pas marcher : une femme de noir vêtue, grande, maigre, sans grâce. Elle n'est pas voilée, mais un crêpe comme en ont les veuves retombe en arrière d'elle sur sa robe. On discerne mal ses traits.

Elle approche, s'assied. La lampe éclaire la mince étoffe de sa jupe, et un peu son visage. Il est du type préraphaélique, s'apparente aux primitifs. Long nez, bouche proéminente, les cheveux plats, quelque chose de rudimentaire et d'inachevé. Mais, sur tout cela, un tel air de franchise, de vaillance et d'infinie bonté !

Lui l'a vue entrer. Il l'a regardée venir sans surprise, parce qu'il a trop vécu pour que, désormais, rien ne puisse le surprendre, mais avec l'hostilité du matérialiste contre le surnaturel. Et il riposte en deux mots, qui concilient l'incrédulité et l'évidence :

— Je rêve.

Cependant, il la reconnait. Car lorsqu'elle dit, d'une voix lente : « C'est moi, citoyen Clemenceau », il réplique d'un accent alerte :

— Bonjour, Louise.

Il ajoute :

— Et que me voulez-vous ?

Elle croise ses mains osseuses, ses mains plébéiennes sur le bureau, et sans répondre directement :

— Vous souvient-il de tout ce qu'on a dit de vous ?... Vous souvient-il de tout ce qu'on a dit de moi ?

— Ce qu'on a dit de moi, je m'en...

— ...Je sais ! Vous le prouvez aujourd'hui, victorieusement. Mais à l'époque, sous vos lazzi, vos rires, il y avait quand même une profonde souffrance.

— Ce n'est pas vrai !

— Si. Vous savez bien que *nous*, on ne nous abuse pas.

— Alors ?

— Ne soyez pas brusque, c'est inutile. On ne nous intimide pas non plus... Mais puisque, par trois fois, vous avez connu l'épreuve, ne permettez pas que la calomnie semble devenir service d'Etat.

— Qui ose dire cela ?

— Il vaut mieux qu'on ne puisse pas le dire. Tenez, voici un dossier sur votre table : c'est celui qui m'amène. Ouvrez-le. Il contient des coupures de journaux. Rapprochons-les de ce qui fut écrit de moi, jadis, puisqu'aussi bien il s'agit d'une institutrice comme j'étais, d'une sans-le-sou comme j'étais, d'une exaltée, comme j'étais. A ce propos, qui donc a dit : « Est-ce qu'on peut entretenir cette illusion d'établir jamais un gouvernement d'où les exaltés de tous les partis seront absous ? Il faut se résigner à vivre avec ces exaltés de tous les partis. »

— Je ne vous savais pas ironique, Louise.

Elle rajusta son chapeau qui, comme autrefois, tournait un peu, et répondit simplement :

— On apprend beaucoup *là-bas*. J'ai pris cela de Proudhon : « Sainte ironie ! » Puis il y a des discours si beaux que, fût-ce après quarante et un ans, on s'en souvient.

M. Clemenceau salua.

Louise Michel reprit :

— Mes notes devant le conseil de guerre, vous vous les rappelez ? Quel tissu de mensonges ! Quelle variété dans l'infamie ! Et toujours ce soin, ce souci, de discréditer la femme ou la professionnelle chez la militante. Je m'habillais en homme ; je tenais des propos enragés ; je menaçais tout le monde ; j'inculquais à des moutards en culotte fendue les principes les plus pernicieux ; j'étais la honte de mon école et la terreur de mon quartier ! Etait-ce exact, Monsieur le Maire de Montmartre ?

— Tout ce qu'il y a de plus faux, ma pauvre Louise.

— J'ai pourtant manqué d'être fusillée pour ces racontaineslà ! Et j'ai fait neuf ans de bagne !... Aujourd'hui, chacun sait à quoi s'en tenir, et j'ai ma statue sur la Butte. Même qu'il ne m'a pas embellie, Derré !

M. Clemenceau réprima un sourire... mais il se tut. Et la bonne Louise continua :

— Alors, rapprochez les journaux de 1871 des journaux de 1917 et comparez !

Moi encore j'avais participé à une insurrection ! Tandis qu'on accable Hélène Brion bien moins sous ce qu'elle a pu faire (et qui est à établir) que sous ce qu'elle n'a pas fait : témoin cette photographie à l'encontre de sa propre légende, le costume prétendu masculin n'étant plus qu'un pantalon de cycliste ou de munitionnette ! Ses actes, ils seront reconnus et plutôt proclamés : on peut s'en fier à elle pour ne pas mentir.

— Vous la connaissez ?

— Non. Mais j'erre parfois, invisible, dans ces réunions que j'ai tant aimées. Le métal de certaines voix sonne franc. Puis, voyez ces cinq lignes dans le manifeste de sa Fédération : « Les bébés de trois et quatre ans qui lui étaient confiés s'attachaient à elle parce que son dévouement et sa bonté lui suggéraient toujours exactement le mot qu'il fallait dire, le geste qu'il fallait faire. » Est-ce d'une furie, cela ?

— Je ne dis pas. Mais c'est hors de la question.

— Pas du tout ! C'est un indice moral, une présomption qui vaut les autres ! Et qui, du reste, ne désarme pas les haines. Quelqu'un n'a-t-il pas souhaité pour elle le régime du droit commun, niant sa qualité de « politique » ?

— C'est courant.

— Oui. Mais « le fait qu'en isolant un crime ou un délit des circonstances dans lesquelles il s'est produit, on en fait immédiatement un crime ou un délit de droit commun, tandis que si on le rattache, au contraire, aux circonstances au milieu desquelles il a été commis, il prend alors le caractère d'un crime ou d'un délit politique... Par conséquent, l'embauchage est, au premier chef, un délit politique ».

— Bonne mémoire ! Et pas trop mauvais texte !

Quatre heures tintaient. L'ombre posa sa main sur la manche de l'homme tout-puissant.

— Voulez-vous bien réfléchir à tout ce que je viens de dire ? Voulez-vous bien prescrire le simple respect de la vérité à vos officieux ? On ne demande pas grâce : on souhaite justice.

Dans le jardin, un oiseau prématurément s'éveilla. L'aube se pressentit moins distante. L'apparition ne s'en fut point : elle se dissipa, comme un brouillard, comme une fumée...

M. Clemenceau pensa :

— Elle m'a fait perdre du temps. Mais c'est à voir...

Et il se remit au travail.

SEVERINE.

(Extrait du JOURNAL DU PEUPLE du mercredi 28 novembre 1917.)

Madame Rougon

SONNET

Tout va bien ! Mon mari vient d'être fait ministre !
J'aurai donc à mon tour des coupés, des autos,
Des cochers cocardés, des grooms en paletots,
Et des valets de pied en carrick couleur bistre.

Chaque journal mettra mon nom dans ses Echos ;
Car la philanthropie aujourd'hui s'administre,
*Et l'*Illustration *donnera des photos*
Quand je visiterai quelque quartier sinistre.

Mais d'où vient à Monsieur cet honneur fructueux ?
A-t-il pris du génie ? Où, comment et quand est-ce ?
Il me cache plutôt quelque énorme bassesse...

Je ne pourrai vraiment jouir des envieux
Que lorsque je saurai quelles tares secrètes
Nous impose au respect de tous les gens honnêtes !

Similitudes

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

CH. BAUDELAIRE.

La manie dénonciatrice n'est pas maladie récente. Si tant est que l'histoire se renouvelle, voici un curieux fait du passé qui corroborera ce qui a été signalé par Ermenonville dans les *Hommes du Jour*.

Le 24 Brumaire an II, le citoyen Pierre Chaumette (qui se faisait appeler Anaxagore pour être plus antique !) membre de la Commune, dénonçait à la tribune la reine du théâtre d'alors : Marguerite Brunet, dite Montansier.

La Montansier, affirmait Chaumette, vient de faire construire rue de la Loi (rue de Richelieu) une salle théâtrale qui a coûté une somme énorme. Son but est de faire brûler la Bibliothèque Nationale et de comploter contre la République. Les frais de ce théâtre, dit Théâtre National, ont été faits pour cinquante mille écus par la ci-devant reine, et pour le surplus par l'Angleterre.

Hébert prenait la parole à son tour pour confirmer les dires de Chaumette. Il prétendait posséder un dossier de renseignements décisifs, et certifia qu'on avait essayé de le corrompre par l'offre d'une loge au Théâtre National.

Le lendemain, la Montansier couchait à la Petite Force et le Théâtre National était mis sous séquestre.

Ce n'était pas une personnalité ordinaire que Marguerite Brunet, dite la Belle Béarnaise, dite la Montansier. Elle avait positivement régné sur la galanterie et sur le théâtre depuis vingt ans lorsqu'on l'accusa de trahison. Elle avait même été bien avec Marie-Antoinette et du dernier bien avec Barras. On a été jusqu'à prétendre qu'elle faillit épouser Bonaparte, beaucoup plus jeune qu'elle. C'était d'ailleurs une femme de ressources et elle se débattit énergiquement. Elle établit, paraît-il, que ses commanditaires étaient d'honnêtes négociants parisiens. Elle prouva son civisme par la liste des pièces jouées au Théâtre National depuis son inauguration. Je trouve ces titres, qui sont éloquents : *La Constitution à Constantinople, la Tête des nègres, le Départ des volontaires, l'Heureuse décade, le Magistrat du Peuple,* etc. Elle rappela avoir équipé à ses frais une compagnie de volontaires en 1792 (laquelle compagnie demeura vierge de gloire et se composait de sa troupe !) Enfin, elle gagna du temps, ce qui est beaucoup en période de bouleversements. Robespierre qui concurrençait Vergniaud auprès d'une des nymphes du Théâtre National et avait été, paraît-il, raillé par la Montansier, tomba avec ses amis. Des mois passèrent sans aggraver l'accusation qui finit par s'abolir d'elle-même. Le 5 Vendémiaire an III la Montansier fut libérée. Elle restait toutefois dépossédée de son théâtre où l'on avait installé l'Opéra.

En passant par la comparaison du présent jusqu'aux présages qu'elle comporte, rappellerais-je que dix-neuf années après cette aventure daudetique qui faillit lui coûter la tête, la Montansier fut indemnisée par Napoléon de la perte de son théâtre ? De Moscou, l'empereur lui accorda douze cent mille francs d'intérêts arriérés et cent mille francs de rente sur le grand Livre.

La Montansier mourut en 1820, à l'âge de quatre-vingt-dix ans ! Et ses accusateurs, qu'étaient-ils devenus ? Ils avaient passé au « rasoir national » qu'ils lui destinaient. Et cela fait penser à notre vieux proverbe français : *Celui qui faict le trébuchet souvent s'y prend.*

LA FEMME A L'USINE

par Marcelle CAPY

(*Suite*)

Tout en observant, je me rappelle les jours si bons à mon souvenir où j'étais lycéenne. J'avais, comme aujourd'hui, une sévère blouse noire. Je me penchais durant des heures sur les livres, dans une salle à l'éclairage triste comme je me penche sur une machine dans le demi-jour terne de cet atelier. Nous étions de graves personnages ployés sur les volumes rébarbatifs, « piochant » le programme, avec la menace des examens décisifs suspendue sur nos têtes. Nous étions les 5es ou les 6es années, les « grandes » promises aux angoisses des concours et que les « petites » du brevet regardaient avec un admiratif respect. Après les fatigantes heures d'études il suffisait de la bouffonnerie d'un nez griffonné sur un bout de papier, d'un râclement de gorge, d'une grimace de clown pour que le rire se propageât de banc en banc et gagnât toutes les bouches. Nous étions, malgré nos allures d' « étoiles » du lycée, des enfants qu'un rien suffit à distraire. Au reste, les femmes ne gardent-elles pas toujours des âmes de petites filles qui ne demandent que la quiétude d'une bonne camaraderie ou d'une bonne tendresse pour jaillir fraiches et joyeuses comme la source jaillit du sol ?

Elles sont aussi gamines que mes compagnes de lycée, les travailleuses dont je partage la besogne rude et le rire aussi nécessaire à l'existence que le pain. Nous nous comprenons. Nous sommes à l'unisson. L'huile dégoutte de nos doigts comme la pluie des branches après l'averse. Nos cheveux collent à nos tempes. Nous avons des plaques luisantes sur les joues. Nous rions d'un rien.

Aïe !... voici qu'un malencontreux copeau s'incruste dans ma paume. Ma compagne s'arme d'une épingle et fouille la peau. Accident fréquent mais qui prend de l'importance aux yeux de mes nouvelles amies du fait de mon noviciat. Elles ont des mines attendries pour dire :

— Avez-vous mal ?

A parler franc je serre les mâchoires, mais je suis brave et je réponds avec un rire :

— Bah ! c'est le métier qui rentre...

Si j'avais été seule j'aurais fait la grimace. Devant les autres je me suis raidie. Hélas ! hélas ! on a beau être simple, on pose toujours pour la galerie...

⁂

Je connais ce soir l'âpre solitude et l'abri de hasard. La fatigue du jour, le silence et l'inconnu de ces murs sans histoire pèsent à mes épaules en fardeau affligeant. Chambre d'hôtel où tant passèrent avant moi, où tant passeront après moi sans rien laisser d'eux-mêmes. L'indifférence froide de ces lieux où l'on campe m'est pénible. Ce lit, cette armoire, cette chaise, ce papier à bouquets sans grâce, ces rideaux à plis raides, cette gravure à prétention artistique représentant je ne sais quelle beauté exotique aux yeux cernés de koheul, et la table où j'écris avec son classique tapis à franges que protège une serviette — gare aux taches ! — l'encrier de verre, l'écriteau collé à la porte pour rappeler au locataire le règlement : tout cela qui est la désespérante banalité des logis où nul ne se sent « chez soi » rend encore plus navrée ma veillée solitaire. Seule me console la rose de carmin qui s'épanouit triomphale dans le verre à toilette. Je l'ai achetée au sortir de l'usine pour être la parure de cette pièce où je suis étrangère. Le bruit de la rue s'éteint. Ma plume grince. La lassitude entre en moi avec l'âme accablée de l'ouvrière.

J'ai connu le dur labeur.

Le matin, reveil maussade à cinq heures. Où suis-je ? J'ai reconnu la chambre banale où, brisée de fatigue, j'avais sombré dans un sommeil profond comme la mort. Je me suis arrachée à la paresse des draps avec cette petite angoisse : Ne pas être en retard. J'ai fait ruisseler l'eau sur mon visage, lissé mes cheveux et profilé devant la glace ma longue silhouette noire. Le numéro 6.194, prêt au travail, s'est élancé dans la rue.

Giffle de l'air matinal. Je lève le nez, interroge le ciel. Quel temps fera-t-il ? Qu'importe. Que la journée soit morose ou splendide, rien n'en filtrera dans l'usine. La même lumière terne tombera des vitrages bleuis. La faim me tourmente. Je pénètre dans l'un des innombrables bars qui avoisinent la fabrique. Le café brun emplit la tasse de faïence grossière... et m'arrache la plus vilaine grimace qui soit. Un dégoût me serre la gorge et d'une brusque saccade je posè la tasse sur le zinc du comptoir. Pouah ! Essayons plus loin. J'entre dans un deuxième débit et demande le café qui fouette les nerfs de sa bienfaisante chaleur. Une femme aux formes rondes sous le tablier bleu à gros plis verse — dans un verre cette fois— le liquide qu'attend ma bouche impatiente. Pressentant l'épreuve, je ferme les yeux et avale le breuvage d'un trait. Brrr... Il m'en reste une âcreté dans la gorge. Café des pauvres, café d'ouvriers : il coûte deux « ronds » la tasse ou le verre. La clientèle pressée a besoin d'une boisson chaude. On lui offre le « jus » amer. Elle n'a pas le choix. On a réglementé la vente des poisons aux noms pompeux. On ne ferait peut-être pas mal de jeter un coup d'œil indiscret dans la bouilloire où s'élabore le « petit noir » servi aux ouvriers .M'est avis qu'on découvrirait de belles fraudes.

Après cette épreuve, je suis la foule. La grille se ferme derrière les groupes.

Je change d'atelier et c'est aux pièces de fusils que je vais donner mon attention et ma force. Atelier exclusivement féminin où se fabriquent « embouchoirs, percuteurs » et autres objets analogues dont les noms m'échappent.

Me voici au plus rude labeur de l'atelier, à côté d'une jeune fille — 20 ans — qui va guider mon apprentissage. La machine confiée à mes soins « tourne » les embouchoirs. Elle est jolie, ma nouvelle compagne. J'apprends qu'elle était auparavant vendeuse dans un magasin de nouveautés. Son fiancé est au front. Une camisole déteinte protège sa poitrine, un tablier de grosse toile sangle ses reins. Mais il est impossible de lutter contre l'huile qui clapote avec abondance. La journée terminée, on est trempée jusqu'à la peau.

(*A suivre.*)

Marcelle CAPY.

Pour faire diversion !

Il est quelquefois fort imprudent de se fier aux paroles de ceux qui assument la lourde charge de nous gouverner. Nous en avons fait une fois de plus la triste expérience la semaine dernière.

M. le Président du Conseil avait, dans la déclaration ministérielle, affirmé que la censure politique était abolie, que, seules subsisteraient, parce qu'absolument nécessaires au maintien du bon moral de la Nation, les censures diplomatiques et militaires. Nous avions commis un article de défense des libertés que nos aïeux ont si chèrement conquises, et cette bonne Madame Anastasie, dans une crise aiguë, s'est fort divertie à supprimer toute notre prose, titre qui pourtant n'avait rien de subversif, et texte qui éclairait grâce à un exemple récent notre pensée intime. Ce serait du plus haut comique si ce n'était fort triste.

Sans nous attarder devant toute l'extravagance de tels phénomènes, qui feraient croire aux plus sceptiques que l'Homme qui réveille les morts, de Bringer et La Fouchardière, existe vraiment, et qu'il a poursuivi présentement ses expériences sur la personne de la Dame aux gros ciseaux, nous ne pouvons nous empêcher de penser que, comme le dit Ange Pitou dans *la Fille de Madame Angot*,

C'n'était pas la peine, assurément,
De changer de gouvernement.

Le régime du baillon subsiste toujours ,et je tiens à préciser dès aujourdhui ceux qui croyaient être revenus à des jours meilleurs, que la longanimité, la douceur, la justice ne sont pas encore élevés en principes d'Etat et que maintenant comme toujours et peut-être plus que jamais, la Force s'évertue en toutes circonstances de primer le Droit au grand détriment de la liberté individuelle.

Comme le faisait remarquer Pierre Brizon dernièrement à la Chambre, on s'attaque à l'heure actuelle aux femmes et aux enfants. C'est plus commode, moins dangereux et le résultat de démoralisation et de terreur est quand même produit. Que faut-il de plus ?

Il serait peut-être temps de songer à nous grouper, à nous défendre contre les attaques insensées qu'une certaine presse stylée par les personnages officiels déverse à flots sur nos groupements et sur nos meilleurs militants.

Car enfin, nous sommes encore, jusqu'à preuve du contraire, sous le régime républicain, et les mœurs autocratiques ne devraient pas avoir droit de cité dans notre beau pays. Mais cette dernière affirmation frise tellement la naïveté, la candeur, qu'elle fait sourire les personnes les moins averties.

La raison est sous le boisseau, la vérité reste dans son puits et tout va bien. Un troupeau de moutons est plus facile à conduire qu'un groupe d'individualités qui se permet encore d'user du droit de pensée et de réunion.

Mais que disons-nous là. Contentons-nous, tel Pangloss, de trouver toujours tout très bien... A quoi bon transformer cette vaillante revue en une exposition de blanc qui ferait pâlir les grands magasins de la capitale, ce qui nous attirerait encore les foudres de nouvelles puissances. Parlons donc d'histoire naturelle, cela nous reposera de la politique. Ecoutez ma leçon :

« Le tigre, surpassant le lion, est devenu le roi des animaux. C'est lui qui déploie contre ses ennemis le plus de force et qui grogne et hurle le mieux. D'un beau coup de griffe il déchire le portrait de petites bêtes et éprouve une jouissance extrême à laisser les autres animaux pantelants sous sa patte. Le tigre est un grand chat. Tout le monde a pu examiner à l'aise un matou. C'est un animal sournois, méchant. Son grand frère est souvent pire que lui. Quelquefois cependant, il trouve sur son chemin un Pezon, un Bidel qui, d'un fouet savant, l'empêche de continuer sa féroce besogne. »

Je m'excuse auprès des lecteurs de ce journal de leur traiter maintenant des sujets de zoologie. Je le fais certes moins bien que M. Edmond Perrier, mais, que voulez-vous, avec cette diable d'Anastasie il faut se méfier. Une morte réveillée, c'est quelquefois terrible... et c'est surtout très laid. Chacun sait que la laideur déteste la beauté. Et qu'y a-t-il de plus beau qu'une pensée vibrante de sincérité ?

Fernand MORELLE.

CROQUIS DE PARIS

Sous les guichets du Carrousel, — comme partout ailleurs, — de grandes affiches invitent le peuple à souscrire à l'Emprunt National.

Un enfant, à peine vêtu malgré le froid, — un gavroche — admire, les deux mains dans ses poches trouées, le poilu à l'air vainqueur « debout dans la tranchée que l'aurore éclaire »... La bise du matin a mis du rose sur son nez et a versé dans ses yeux deux gouttes de rosée. De temps à autre, il renifle...

Tout à coup, une idée, drôle sans doute, fait sourire sa frimousse ; il avance, coule autour de lui un regard oblique et glisse son ongle entre l'affiche et le mur, sournoisement. Ceci fait, il prend entre le pouce et l'index la feuille au coin décollé, et d'un geste brusque la tire à lui.

Une maîtresse gifle l'arrête soudain... Un homme — cinquante ans à peine — a vu le crime commis et fait justice ; la colère blémit son visage et injecte ses yeux ; tout son patriotisme de civil qui tient, et qui tiendra jusqu'au bout — malgré la crise du tabac — tout ce patriotisme qui fait bon marché de la vie des autres et applaudit à leurs sacrifices, éclate et se manifeste sur cet enfant. Ah ! certes, il est moins dangereux d'être patriote là qu'ailleurs...

Le gavroche le regarde, un peu ahuri ; pourtant, l'affiche n'est guère tronquée, il n'a pas eu le temps de l'arracher davantage... Un mince cercle s'est formé ; cela donne du courage à l'homme persuadé qu'il sert la bonne cause et que pas un de ceux qui assistent à l'incident ne protestera et ne viendra au secours de cette faiblesse. Il écume, il rage, il trouve de grands mots, des mots sublimes, et sentant autour de lui une approbation tacite, la brute frappe à nouveau l'enfant, qui pleure cette fois...

D'assez près, j'ai suivi la scène ; je m'approche et je suis lâche ; je n'ose prendre ouvertement le parti du gamin et dire son fait au personnage, tant le cercle des patriotes me paraît redoutable. Cependant, je suis écœurée et ne veux pas voir la correction se prolonger davantage. Je me fraye un passage ; j'arrive jusqu'à l'enfant que j'arrache à la main trop justicière ; je l'entraîne ; nous courons jusqu'à l'autre extrémité de la cour, qui, plus que jamais, me semble étendue. L'homme, un peu interloqué, ne nous a pas suivis ; nous sommes sauvés...

Alors, nous nous arrêtons ; les larmes de mon gamin se sont taries, et comme il s'essuie avec ses poings sales, ses yeux sont tout barbouillés. Mais dans ce nuage gris qu'est devenue sa figure, un rayon de soleil passe : il me regarde avec des yeux pleins de sourires, et je ne me sens pas la force de le gronder. Il le faut pourtant ; je prends ma plus grosse voix :

— Aussi, pourquoi voulais-tu arracher cette affiche ? Tu ne le devais pas... C'est très mal ce que tu as fait là, sais-tu bien ; tu méritais la correction que ce Monsieur t'a infligée... Allons, réponds, pourquoi as-tu fait cela ?

Le soleil disparaît des regards de l'enfant. Il fait sa jolie moue de gavroche :

— Pour faire une blague au gouvernement... dit-il.

Jeanne DEUIL-PEROT.

Libres Propos

par **MARIANNE**

Bérénice et son père.

Maurice Barrès est un écrivain de talent, c'est entendu : *L'Ennemi des Lois* est une de ses œuvres. Je ne la discute pas, mais je lui préfère le *Neveu de Rameau*. Il est vrai que de Barrès à Diderot, il y a tout un monde. D'abord, Barrès est un politicien... C'est tout vous dire. Sa politique n'est pas très recommandable quand on rêve de liberté et d'émancipation. Ce que je puis dire, c'est qu'il ne brille point par la parole comme il brille par le style. Pourtant, l'auteur du *Jardin de Bérénice*, aussi mauvais orateur qu'il est bon écrivain, réussit par sa réputation à se faire admirer des nobles dames. Elles formaient toute une guirlande ou, plutôt, un gros bouquet de fleurs de serre. Il ornait la tribune du public au Palais-Bourbon, le jour où ce cher Maurice osa, de vive voix, proférer ses calomnies coutumières contre un adversaire.

Oh ! les belles toilettes, ma chère !... Et que de bijoux !...

Permettez-moi de ne pas vous reproduire ce qu'a dit, ce jour-là, l'académicien Maurice Barrès. Cela vous ennuierait, certainement.

Mais ,par contre, permettez-moi de découper dans le *Canard Enchaîné* ce que G. de La Fouchardière estime qu'aurait dû répondre Barrès, accusé d'avoir fait appel à son public choisi des tribunes :

« Quelques-uns d'entre vous, Messieurs, ont entendu parler d'une assemblée française qui était aussi empoisonnée de bavards, où on disait aussi beaucoup de bêtises, mais où on faisait vite et tout ; les bavards avaient d'ailleurs ce mérite qu'ils payaient leurs bavardages de leur tête.

« Eh bien ! au-dessus de cette assemblée, il y avait les tribunes.

« Dans ces tribunes, il y avait... oh ! pas grand' chose... des rombières qui tricotaient des bas pour leurs conscrits, des citoyens en carmagnole qui fumaient tranquillement leurs pipes en attendant que ça devienne intéressant.

« Mais les types d'en bas ne s'y trompaient pas. Ils savaient que, dans les tribunes, le peuple était là. Il était un peu là, le peuple. Il était chez lui. Il avait payé sa place très cher.

« Les géants de la Convention ne se contentaient pas de dire, comme des gens que je connais : « *Devant le pays qui m'entend...* » ; ou encore : « *Le pays, messieurs, attend avec impatience...* » Non... Quand il s'agissait de décréter d'accusation Coco-Roland, de déclarer Danton traitre à la patrie, d'envoyer Robespierre à la guillotine, les géants de la Convention, haletants, serrant les fesses, levaient vers les tribunes leurs faces pâles et soumises. Ils attendaient un murmure, un murmure qui était un ordre ; et ils obéissaient au maitre.

« Si étonnant que cela puisse vous paraitre, messieurs, au début de la République, le murmure du peuple fut la conscience des élus républicains. »

Pauvres exilés.

C'est de la famille du tsar qu'il s'agit.

Voilà que de grands journaux quotidiens, insulteurs inlassables du peuple russe et calomniateurs professionnels des révolutionnaires, apitoient leur public sur la vie de Nicolas, de sa femme et de ses enfants !

Un des plus illustres de nos quotidiens bourreurs de crânes, après nous avoir conté l'évasion sensationnelle d'une des filles du tsar déchu nous dit maintenant qu'elle n'a pas quitté ses parents. Pourtant, le même journal nous l'avait montrée en Amérique d'abord et, le lendemain, en Angleterre.

Ni vous ni moi ne voudrions nous acharner sur des victimes du sort et surtout sur des femmes... Pourtant notre pitié est accaparée par d'autres créatures qui souffrent depuis longtemps et dont on ne parle guère.

On prétend que Nicolas aurait déclaré ne pas regretter le pouvoir et souhaité de se retirer en Crimée au milieu des fleurs pour y vivre tranquille, ajoutant même qu'il se sentait tout disposé à vivre en paisible citoyen dans une république... Nicolas retarde !...

Mais, paraît-il, la tsarine Alexandra, ne serait pas du même avis.

Cela nous renouvelle un peu l'histoire de Louis XVI et de Marie-Antoinette... moins la fin tragique.

C'est égal, les vingt-cinq années d'un règne comme celui de Nicolas II ne s'effacent pas ainsi de la mémoire du peuple russe.

Les steppes sibériens, sont rouges encore du sang des martyrs ! Les cachots humides des forteresses russes sont pleins encore des échos de milliers de plaintes des prisonniers politiques !

Non, je crois que ce sera difficile de nous faire croire que les moujicks pleurent le Petit-Père.

Edmond Rostand lui-même ne nous fera pas pleurer sur celle qui fut une impératrice !

MARIANNE.

MENUS FAITS

— Le *Journal* du 6 rapporte que le soldat Maurice Rouif, de la 20e section des secrétaires d'état-major, a fait arrêter au métro « Nation » un vieillard de soixante-cinq ans qui offrait « des brochures traitant de pacifisme international ».

Voilà une action d'éclat ! Mais je demande que l'on débaptise cette station de Métro — ainsi que la place des Nations. Qu'est-ce que c'est que ce secrétaire d'état-major qui prend le Métro à une station aussi « internationale » ? Ce brave de l'arrière qui moleste un vieillard qui ne pense pas comme lui, voilà, ô liberté ! les mœurs que nous préparent les semeurs de suspicions et de haine ! Que pensent les femmes françaises de l'avènement du régime de la dénonciation ? Elles ont ici une tribune libre : qu'elles parlent...

— M. le député Roux-Costadau a fait dans le *Journal du Peuple* un excellent article contre le projet de loi tendant à proroger les mandats de députés, sénateurs, etc. Mais pourquoi déclare-t-il à l'avance que ce projet sera voté ? Qui se déclare vaincu d'avance a bien peu l'envie de lutter. « Jupiter veut qu'on se remue ». Pour qu'il ne soit pas voté, il faut se remuer. Toute la raison, en l'espèce, se trouve avec les droits du peuple. Ces droits proclamés « imprescriptibles ». Que signifient ces émasculations volontaires et réitérées ? A quand les femmes au Parlement ? Peut-être seront-elles moins Chapelle Sixtine...

— L'*Intransigeant* du 1er décembre donne un grave avertissement. Il écrit : « On se prépare de part et d'autre à créer des zones de dévastation. Que nos chefs n'oublient pas la grave responsabilité qu'ils encourraient si, au printemps prochain, la supériorité des airs ne nous appartenait pas et si les Allemands pouvaient impunément venir massacrer les femmes de ceux qui se battent. »

Il a des visions préoccupantes le stratège de l'*Intran* ! Cela nous fait souvenir que le bienheureux Vianney, curé d'Ars, a fait une sombre prédiction annonçant que Paris, un jour, serait la proie des flammes, sauf un quartier ! Il n'a pas désigné ce quartier privilégié, et c'est fort heureux, parce que les loyers y seraient hors de prix.

Acheter vos Livres à la Librairie
DE LA
VOIX DES FEMMES
C'est soutenir le Journal

UN DROLE DE QUARTIER

Roman

Une commerçante

(*Suite*)

Une nuit d'hiver, il avait neigé. Je me mis à mon carreau vers six heures du matin. Il faisait encore pleine nuit. La lampe à huile de la lanterne suspendue à l'entrée de l'impasse achevait de brûler et jetait de faibles lueurs sur la nappe blanche qui couvrait toutes choses. Elle éclairait toutefois encore assez pour que je visse la mère Bodin qui déjà balayait la neige. Que dis-je ? Elle achevait de balayer ; car, aussi loin que je pusse distinguer, le chemin était tracé.

Je restai perplexe. « Elle a effacé des pas », me dis-je.

Quand on est jeune, les impressions fâcheuses ne durent pas longtemps ; par une disposition toujours optimiste, nous les écartons pour nous livrer davantage à celles qui nous flattent. Toute la science de bien vivre est peut-être là !

J'étais trop heureux d'être débarrassé d'un gêneur menaçant pour m'arrêter bien longtemps à cette rencontre de l'une de ses bouteilles chez l'épicière de la rue voisine. Après tout, elle a raison, me disais-je, il n'y a rien qui ressemble plus à une bouteille qu'une autre bouteille. Ne cherchant qu'à me duper moi-même et à croire ce qui m'était agréable, ainsi que font les jeunes gens, je ne voulais même pas songer à ce coup d'œil furieux que la bonne femme m'avait lancé et qui pourtant, pour un homme moins superficiel que je ne l'étais, avait une toute autre éloquence et une autre sincérité. A mesure qu'on acquiert de l'expérience, on apprend que derrière une façade bien légère de grimaces conventionnelles il y a la vie réelle, profonde et triste, et que celle-là seule compte.

J'étais trop léger, et d'ailleurs trop jeune encore pour me mettre martel en tête. Au bout de quelques jours je ne songeai plus guère à approfondir ni le mystère de la mère Bodin ni celui de mon propriétaire. Du reste, le printemps naissait ; je voyais tous les jours mes joyeux amis du Cénacle ; j'étais délivré de mon ennemi ; comment un jeune homme dans de telles contingences pourrait-il se livrer à des recherches occultes déplacées ? Donc, insensiblement et par le libre jeu de l'exubérance propre à mon âge, j'oubliai le sérieux pour ne me donner qu'au plaisant et à l'aimable. C'était naturel.

Je n'avais pas à me plaindre de Martinetti ; il était plus charmant que jamais et me comblait de prévenances. Je n'avais qu'à me laisser vivre. Autour de ma glace, sur ma cheminée, je rangeais, encadrées, toutes les photographies qu'il avait faites de ma personne. Je dormais trop bien la nuit pour être aux écoutes de ce qui se passait dans sa maison entre minuit et cinq heures du matin. Bref ! je perdais peu à peu la sensation du mystère que j'avais acquise quelques mois précédemment.

Un jour pourtant il prit une initiative qui aurait dû me paraître bizarre. J'avais éprouvé un léger malaise à la suite duquel — *horesco referens* — je jugeai à propos de m'administrer moi-même un purgatif. Je fus un peu surpris de voir arriver un grave docteur, très décoré, qui me donna une très belle consultation et, avec des égards inusités qui me déconcertèrent, se mit à m'ausculter sur et même sous toutes mes faces. Puis il laissa une copieuse ordonnance de régime et partit en m'assurant de son vif intérêt. Je ne manquai pas de demander à mon propriétaire, lorsque je le vis, pourquoi il exagérait ainsi les choses les plus anodines. Il me répondit, non sans une certaine solennité :

— Jeune homme ! jeune homme ! il y a tant d'espoirs en vous qu'on ne saurait trop les préserver...

Ce ne fut que longtemps après que, me rappelant cette phrase, j'en compris le sens débordant d'intérêt.

IV. — Grossière diversion

C'est ici que, selon les rites, devait se placer l'épisode sentimental. En effet, au point de ce récit où j'en suis arrivé, je fus éperdûment amoureux. Mais mon œuvre n'est pas un roman ordinaire. C'est une autobiographie, et j'entends ne pas livrer à la curiosité publique les purs secrets de mon cœur... Qu'on se le tienne pour dit.

Tout ce que je puis dire c'est qu'après avoir été très heureux pendant quelques mois, je fus ensuite très malheureux par l'abandon... Mais chut ! n'en ai-je pas déjà trop dit ?

Le tourment me fit chercher des diversions. J'avais quelques amis très vivants, ou plutôt très viveurs. Je les suivis.

La conception épicurienne de la vie qu'avait mon camarade Salzar fit à cet instant une forte impression sur moi. Tant il est vrai que l'homme est le jouet des conjonctures et que sa liberté ne s'exerce guère que dans le choix des *fatalités* ! — « Ce beau garçon a probablement raison, me disais-je dans mon désarroi ; mon amour sublime finit en douleur ; j'ai perdu mon temps. Lui, a vécu au triple pendant ce même laps ».

Le *carpe diem* d'Horace se présenta à moi comme le sommet de la sagesse ; et également les ritournelles de notre vieux Ronsard. Un appétit de vivre et de « rattraper le temps perdu » se déclara incontinent dans mon moi retourné.

« Cueillons dès aujourd'hui les roses de la vie ! » me dis-je ; et, en effet, Salzar m'ayant offert d'aller le soir même dans le « salon très chic », comme il disait, où il m'avait conduit une fois, je ne manquai pas de m'informer « s'il y aurait des femmes ». Sur sa réponse encourageante, je l'accompagnai.

L'animal paraissant deviner la nature de mes préoccupations.

... Tu as bien raison. Un clou chasse l'autre, me dit-il cyniquement.

***

La société dans laquelle je fus amené était plutôt mêlée, assurément, mais de bon ton, néanmoins. Je veux dire que toutes les personnes que je rencontrai là, hommes ou femmes, avaient une bonne éducation et le frottement du monde ; je ne veux pas donner à penser qu'elles eussent affiné au même degré le sens moral.

Jeune comme je l'étais, je n'étais pas d'une intransigeance cassante sur ce point. Ce n'est que longtemps après que je me suis décidé à « nettoyer ma vie » en n'ayant que des relations « propres » ; ce qui les diminua considérablement.

ERMENONVILLE.

(*A suivre.*)

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD.

Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris